Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 25

Artikel: Le fait nouveau
Autor: M.-E.T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210496

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COQUINS D'ENFANTS!

Le fait est authentique; il s'est passé à la cure d'un de nos grands villages du vignoble.

Le pasteur avait reçu la visite d'un de ses collègues. Ce dernier ressent soudain le besoin d'un moment d'isolement, d'ailleurs très naturel.

Alors la fillette du maître de maison s'en va derrière la porte du petit local et crie :

— Tu sais, m'sieu, papa défend qu'on prenne plus de deux papiers!

* * *

Un petit garçon joue auprès de sa grand'mère. Dans le sac de la bonne vieille, il trouve un miroir qu'il cache derrière son dos.

— Dis, grand' maman, èche-que tu veux voir un chinge?

— Mais oui, mon chéri, si tu veux me le montrer.

Alors le moutard présente le miroir à sa grand'mère et dit :

— 'Garde, voilà le chinge!

— Petit polisson, qui donc t'a appris cela?

— Chest papa, che matin, dans mon lit!

C. P.

Double bénédiction. — Autrefois, mon cher voisin, votre femme chantait et jouait du piano très souvent; nous ne l'entendons plus. Comment cela se fait-il?

— C'est qu'elle n'en a plus le temps. Nous avons deux enfants, maintenant...

— Ah! ah! je comprends. Après tout, on a raison de dire que les enfants sont une bénédiction.

LA CHANSON DES FOINS

Vous désirez aussi la *Chanson des foins*, de Pierre Dupont, dont nous avons parlé samedi dernier à propos de la *Tsanson dâi fenèsons*, de C.-C. Dénéréaz? C'est bien simple. La voici :

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

L'étoile du berger dispute
Un coin du ciel au matin blanc;
Le faucheur a quitté sa hutte,
Il arrive au pré d'un pas lent.
Il monte sa faux amincie
Par les coups du marteau carré,
Il l'aiguise, afin qu'elle scie
Ras terre les herbes du pré.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

L'herbe au soleil levant moutonne
Peinte de toutes les couleurs;
Dans les fleurs l'insecte bourdonne:
De la rosée il boit les pleurs.
Les épis sèment la poussière
Dans le feu de la floraison;
On sent une odeur printanière
Monter des foins à l'horizon.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

La faux s'en va de droite à gauche
Avec un rythme cadencé;
L'herbe, à mesure qu'on la fauche,
Tombe et s'aligne en rang pressé.
De mulots, une bande folle
Est interrompue en ses jeux;
Oiseaux, abeilles, tout s'envole;
La couleuvre est coupée en deux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

Courbé, le faucheur se démène,
Inondé de larges sueurs;
Sur ses pas, la mort se promène,
Elle tranche le fil des fleurs.
De temps en temps il fait sa pause
Pour mouiller son gosier en feu;
A midi, son front lourd se pose
Sur l'herbe sèche; il dort un peu.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

Pendant ce chaud sommeil, il rêve
D'éclatante prospérité:
Deux fois les arbres ont la sève,
Deux fois les brebis ont porté.
Le fenil, le grenier, la grange,
Par les récoltes sont rompus.
On chante, on danse, on boit, on mange,
Tous les affamés sont repus.

Prends ta faux, ton bidon pour boire, etc.

Réveille-toi de ce beau songe;
Travaille encore jusqu'au soir:
Seulement, que vers toi s'allonge
Le rayon lointain de l'espoir.
L'herbe est coupée, et les faneuses
Viennent avec leurs longs râteaux,
En chantant des chansons joyeuses...
Faucheur, laisse dormir la faux.

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

PIERRE DUPONT.

La jambe! — M. Corbet, de Sundorne-Castle, près Shrewsbury, paria son magnifique château contre une somme insignifiante, qu'il avait la plus belle jambe du comté, et il gagna. On peut voir dans le château de Sundorne un tableau représentant le mesurage des jambes.

LA MONTÉE A L'ALPAGE

La première semaine de juin ramène la traditionnelle montée à l'alpage, écrivait-on jadis à l'un de nos confrères d'Yverdon. C'est pendant toute la matinée et souvent bien avant le lever du soleil, un carillon assourdissant comme on a rarement l'occasion d'en entendre. Ces nombreux troupeaux, tous plus beaux les uns que les autres, arrivent en bonne partie du Gros-de-Vaud. Ils s'en vont dans les beaux pâturages, pleins de soleil et de lumière. Mais auparavant, ils défilent avec lenteur dans les rues, car c'est la dernière étape.

En tête, marche un jeune homme; puis viennent, sur trois et quatre rangs, les belles vaches primées; elles avancent avec lenteur, agitant en cadence leur sonnaille de bronze ou leur grelot de cuivre. Au milieu du troupeau, voici la plus belle. Elle porte sur le front la chaise à traire, toute garnie de roses en papier.

Mais le défilé est interminable; elles arrivent sans cesse et les bons villageois, qui ne peuvent se communiquer leurs impressions à cause du bruit, se bornent à en faire le dénombrement du seuil de leur porte. Trois fruitiers en blouse bleue ferment la marche et, peu après, voici le char à échelles qui contient tous les ustensiles du chalet, chaudière, casseroles, baquets, chaises à traire, etc. Les clochettes de rechange pendent tout autour et, à l'arrière, on a suspendu le gros grelot de cuivre, aux dimensions phénoménales. Quelle vache géante ne faudrait-il pas pour le porter?

Une seule ombre à ce tableau vraiment suisse: pourquoi les fruitiers ne sont-ils pas en costumes d'armaillis?

Au bon temps jadis. — Il y a longtemps de cela. C'était au temps où les peintres de portrait et autres dessinaient et peignaient encore des femmes et des hommes qui n'avaient pas l'air de monstres apocalyptiques.

L'enseigne d'un peintre très modeste — on le verra — portait ces mots :

Ressemblance garantie: 100 francs.
Demi-ressemblance : 50 francs.
Air de famille : 5 francs.

LE FAIT NOUVEAU

Il se nommait Bibermann. C'était un brave douanier de la Suisse allemande. Peut-être parce qu'il manquait d'ambition, peut-être parce qu'il n'avait pas su faire valoir ses mérites, probablement parce que tel était l'arrêt du Destin, il se retrouvait après des années et des années de service, dans la même situation qu'à son entrée au corps. Ici-bas, où tout est mouvement, où il faut reculer sous peine d'avancer et vice-versa, il avait accompli ce miracle de rester immobile. Les directeurs avaient succédé aux directeurs, les chefs de service aux chefs de service, les promotions aux promotions, Bibermann, lui, était demeuré figé au pied du mât de Cocagne, contemplant, sans envie et sans haine, ceux qui s'efforçaient d'en atteindre le sommet.

Il serait certes contraire à la vérité de prétendre que Bibermann ne s'était jamais demandé pourquoi, alors que ses camarades montaient en grade, lui-même ne bénéficiait pas aussi de la manne qui, de temps à autre, tombait du firmament gouvernemental. Mais son âme candide n'avait point cherché à approfondir le mystère. Il était de ceux qui savent se contenter de leur sort et considèrent la paix de la conscience comme le plus précieux des biens terrestres.

L'eau continuant à couler sous les ponts, les cheveux de Bibermann avaient fini par blanchir. Néanmoins, comme il connaissait son règlement dans les coins, qu'il ne lui était jamais arrivé de confondre une momie d'Egypte avec un envoi de lard d'Amérique, on l'avait maintenu dans ses fonctions. Et même, prenant en considération son âge, ses états de service, l'Administration, généreusement, l'avait cantonné dans un petit poste insignifiant des bords du Rhin. Bibermann vivait là tranquille, occupant ses loisirs à bavarder avec les bateliers, à savourer à larges rasades la bière fraîche, à morigéner les moutards et à taquiner les jolies filles. Parfois aussi, quand le temps était beau, Bibermann bouclait son ceinturon et, clopin-clopant, partait en reconnaissance sur la rive ensoleillée, à la recherche de problématiques contrebandiers. Et, tout le long du trajet, les *Grüsse* sympathiques, les *Wie geht es Ihnen* cordiaux de pleuvoir. A quatre lieues à la ronde le « papa » Bibermann ne comptait que des amis. Sa silhouette pacifique faisait partie du paysage.

Et Dieu sait pourtant que le vieux douanier n'apportait guère de souplesse dans l'exercice de ses fonctions. Il était rigide comme le Règlement, inflexible comme le Tarif. Inutile de chercher à ruser avec lui. Ses petits yeux furetteurs avaient tôt fait d'analyser une physionomie et de démasquer le fraudeur. Jadis, entre le contrebandier et Bibermann, ç'avait été une lutte épique, sans pitié, sans merci. Aujourd'hui encore, le bonhomme aux jambes vacillantes se redressait comme à l'époque lointaine de sa jeunesse lorsqu'il lui arrivait de raconter un de ses exploits d'antan.

Oui, la Frontière avait été bien gardée. Sévère pour les autres, Bibermann ne l'était pas moins pour lui-même. On raconte dans le corps de garde qu'un jour, s'étant rendu à Constance, il avait rapporté de là-bas des gâteaux pour les gamins du village. A son retour en Suisse, au passage à la douane, Bibermann avait exigé qu'on ouvrît son paquet. Et comme le fonctionnaire de service s'étonnait de cette insistance, le vieux garde déclara d'un ton solennel qu'il préférait abandonner sa pâtisserie plutôt que de ne pas acquitter les deux ou trois sous de droits d'entrée. Il fallut s'incliner devant sa volonté.

Bibermann, l'intraitable et bon Bibermann, ne se doutait guère à ce moment-là que le jour viendrait où, à son nez et à sa barbe, des étrangers franchiraient la Frontière sans passer à

douane, sans même — et c'était bien là l'affront suprême — se préoccuper de sa présence à lui, Bibermann.

Tout un drame que, si vous le voulez bien, nous allons vous conter.

C'était par une radieuse matinée de juillet. Une joie immense planait sur la terre fécondée. Son déjeuner achevé, Bibermann fit quelques pas sur la route, observa, en critique compétent, l'état du ciel. Pas un nuage, pas une ombre dans toute cette lumière. De l'est une brise légère, fraîche, parfumée, soufflait. Un pêcheur passa :

— Schönes Wetter !

Les mains aux hanches, Bibermann répondit :

— Ja wohl !

Lentement, à pas mesurés, il entra au poste, décrocha de la muraille son ceinturon et, du geste machinal coutumier aux vieux soldats, l'assujettit autour de sa taille. Puis il ressortit, bavarda durant quelques minutes avec l'inspecteur du bétail, pinça la taille à la Liseli du syndic, moucha Fritz, le galopin du maréchal et, enfin décidé, s'enfonça dans la campagne, disparut au milieu des blés jaunissants.

Las bientôt, le vieux garde s'assit au bord du fleuve et regarda couler l'eau. Il demeura là longtemps, immobile, perdu dans une rêverie que berçait le caressant murmure des flots.

Soudain, un bruit singulier, pareil au bourdonnement d'un frelon, le tira de sa torpeur. Bibermann se retourna, regarda à droite, à gauche, sans découvrir rien de suspect. Déjà, il reprenait sa position première, lorsque le bruit qui venait de le mettre en alerte se précisa, ponctué maintenant de coups sourds et réguliers.

Pris d'une vague inquiétude, Bibermann leva la tête. Alors, à sa stupéfaction profonde, il aperçut, se détachant nettement sur l'azur immaculé du ciel, une chose noire, allongée, étrange, jamais vue, qui fonçait droit dans la direction de la Frontière.

Mais déjà Bibermann était sur pied.

— Donnerwetter ! gronda-t-il. Der Luftballon ! (Le ballon !)

Il n'en croyait pas ses yeux. La veille encore, au café de l' « Etoile », entre deux rasades de bière mousseuse, n'avait-il pas failli pulvériser l'instituteur qui, le *Stadt Anzeiger* en mains, lui annonçait la prochaine apparition dans la contrée d'un dirigeable capable de se mouvoir dans les airs aussi facilement qu'un bateau sur le lac de Constance? N'avait-il pas solennellement parié une vieille bouteille de *Hallauer* qu'à sa première sortie le fameux ballon piquerait une tête dans le Rhin, où, certes, il n'irait pas le rechercher.

Et, miracle des miracles, le ballon était là, imposant, majestueux, immense. Il avançait toujours. A chaque seconde, sa marche douce, rapide et sûre, le rapprochait. Bientôt Bibermann distingua les deux nacelles suspendues sous l'énorme machine. Il vit nettement des têtes qui se penchaient par-dessus bord, entendit des voix. Et, soudain, la catastrophe se produisit. En présence du vieux garde, qui de la voix et du geste tentait vainement de s'opposer au passage, le monstre franchit la Frontière.

. . . . . .

Le dirigeable avait depuis longtemps disparu derrière la colline prochaine que Bibermann était encore debout, les bras en l'air, dans une attitude de défense. Que s'était-il donc passé? Il lui semblait qu'une boule de plomb montait de sa poitrine à sa gorge, cherchant à l'étouffer. Enfin, il se souvint : le ballon ! La vague hypothèse d'hier devenue la réalité certaine d'aujourd'hui. Bibermann sentit qu'un fait nouveau, énorme, colossal, aux conséquences grosses d'inconnues, venait de se produire. Impunément, des étrangers venaient de passer par-dessus la Consigne, par-dessus le Tarif, par-dessus le Règlement, par-dessus la Frontière !

La Frontière violée ! Le rouge de la honte monta au front de Bibermann. Ses mains se crispèrent. La Frontière violée ! Et il avait assisté, impuissant, à ce crime abominable commis par des gens qui ne prenaient même pas la peine de se cacher, qui opéraient en plein jour, qui paraissaient se soucier de lui, Bibermann, du vieux garde fidèle, du vieux soldat sans peur et sans reproche, comme de leur première layette. Des inconnus passaient librement, le cœur à l'aise, sans plus se préoccuper de la Loi que si elle n'eût jamais existé.

Bibermann ne comprenait plus. L'événement l'écrasait. Il eut la sensation très nette qu'une transformation capitale allait sous peu bouleverser le monde. Il en éprouva une grande tristesse.

Sans hâte, Bibermann regagna son poste. Et le soir, contrairement à une chère habitude, il n'alla pas au café de l' « Etoile » ! La bière n'est pas bonne quand on a du chagrin.

M.-E. T.

L'innocente manie. — C'est à la crèmerie :

Une cliente. — Combien vous dois-je?

La dame de comptoir. — Madame a des pâtisseries et un thé.

La cliente. — Pardon, le thé ne valait rien; je l'ai renvoyé. Je ne dois donc pas le payer, me semble-t-il.

La dame de comptoir. — Ce n'est pas mon affaire; ne perdons pas de temps à contester.

La cliente (vivement). — Mais c'est vous qui *comptez ce thé !*

Aïe !!

ONNA RÈCLAMACHON

Vo seidè prâo que dein bin dâi veladzo l'est lè paysan que font laô burro et la tomme, et que l'âi ya tot parâi onna fretèri yo vont porta lou laci. L'est cique que l'ein a lo mé portâ que l'à son tor pô fabriquâ et sè tignont on fretâi pô tot cein maniganci, et faut lâi bailli à medzi tot cè dzo quie et mimameint l'âi bailli onna botolhie.

On iadzo que l'âi avâi dein lo veladzo on menistrè tot naôvè et qu'avâi assebin onna fenna et onna serveinta, dè bio savâi què lo paysan po sè férè bin vèrè dè Monsu lo menistrè l'âi a fait apporta tsi li, dè vâi la né, onna livre dè burro. Faut derè que l'irè retse et qu'avâi prâo vatse â l'ètrabio.

Madame la menistrè l'a ètâ bin benèze et la remâcha bin adrâi.

Lo leindèman, lo mîmo affaire et dinse tandi cin dzo po cein que l'irè ti dè bon paysan.

Mâ vouâiquiè ein aprè, cique qu'à zu lo laci n'avâi rein què n'a vatze et que bâillivè pou. Ma fâi lo pourro diablio n'avè què tot justo por li.

Adon madame la menistrè qu'avâi zu son burro quasi tota la senanna, s'èbayivè dè ne rein avâi ci dze. S'ein va trova lo fretâi po l'âi demandâ à qui ètâi lo laci, et invouie la serveinte :

— Bondzo, que l'âi fâ, vo m'âi âobia ! vigno fenameint queri mon burro !!!

T. T.

Bébé apprend le français. — On apporte un superbe fromage de Brie.

Bébé, qui a six ans, mais qui a conservé son langage enfantin, demande une *tatine de momage.*

Sa bonne, une vieille Alsacienne, le reprend avec sévérité :

— Tu ne pourras donc chamais tire du vromache !

Deux questions.

Un de nos collaborateurs occasionnels, M. Maurice Gabbud, correspondant du *Glossaire des patois romands*, nous prie de poser ces deux questions à nos lecteurs :

Mardi-Gras. — Bœuf-Gras.

Dans quelles localités du pays vaudois ou romand s'organise encore ou s'est organisé le « Mardi-Gras » ou, à Pâques, le cortège du « Bœuf-Gras », animal de choix, véritable boule de graisse enrubannée ?

Cette coutume est répandue en France; elle est très en honneur à Paris. Des savants pensent en faire remonter l'origine au culte que les anciens Egyptiens rendaient au fameux Bœuf Apis.

Jeux de cartes.

A côté du « Jass », ce jeu de cartes allemand qui s'acclimate partout dans nos contrées, avons-nous des jeux de cartes indigènes essentiellement nationaux et d'origine romande?

* * *

Voici les questions posées. Les réponses seront les bienvenues.

Transposition. — La jeune X... tapote très fort et très longtemps sur un vieux piano qui est faux comme un jeton.

L'autre jour, une de ses amies vient la voir :

— Joues-tu la *Rêverie* de Rosanello, toi?

— Mais certainement, ma chère.

— Eh bien, moi, je ne peux pas, il y a trop de bémols !

— Que tu es bête ! Fais donc comme moi : quand il y a des bémols à un morceau, je les gratte.

LES BONS COINS

Le coin du gourmet.

Bavaroise aux fraises. — Prendre deux livres de fraises; éplucher, écraser, passer au tamis, mettre dans un saladier avec trois quarts de sucre râpé. Faire dissoudre à part 40 grammes de gélatine avec deux décilitres d'eau dans une casserole doublée de faïence; faire fondre à feu doux; faire refroidir, puis verser sur les fraises en remuant longtemps. Ajouter un verre de crème Chantilly. Placer le mélange dans un moule posé dans un vase rempli de glace; la glace doit remonter jusqu'à trois centimètres du bord. Fermer le moule avec un couvercle de casserole rempli de glace pilée. Au bout d'une heure et demie, retirer le moule, le plonger de *biais* dans une terrine remplie d'eau chaude, non bouillante, le retirer de nouveau et démouler doucement en le renversant sur un plat; si la bavaroise ne se détachait pas bien, le replonger un instant dans l'eau chaude, en évitant que celle-ci ne s'introduise dans le moule.

Le coin de la coquette.

Pour faire une « Eau de Cologne » exquise. — Prenez : Essence de bergamote 10 gr., essence d'orange 10 gr , essence de citron 5 gr., essence de cédrat 3 gr., essence de romarin 1 gr., teinture d'ambre 5 gr., teinture de benjoin 5 gr.

Faire dissoudre dans un litre d'alcool à 90°, bien mélanger, et filtrer.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce ::

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.